

HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

9

“ Tout le monde se porte bien ici, dit alors le père en prenant l'enfant sur son bras. Donne-moi la clef de l'armoire aux livres, Marianne, il faut que je prête à mon compagnon l'*Histoire de la Révolution*. Il aime à lire, c'est ce qu'il faut dans notre temps. Il faut que chacun comprenne ses droits et ses devoirs. ”

La femme lui donna la clef ; il ouvrit une armoire remplie de livres de haut en bas, il en prit un et me le remit en disant :

“ Lis-moi cela... c'est le livre du peuple français. Tu verras le commencement de la Révolution ; le commencement, car elle n'est pas finie, elle continuera jusqu'à ce que nous ayons la liberté, l'égalité et la fraternité. Beaucoup de chapitres manquent, mais, si nous ne pouvons pas les écrire, ces gaillards-là viendront après nous. ”

Il montrait son garçon à table, et lui passait la main dans les cheveux.

“ N'est-ce pas, Julien ?

— Oui, mon père, dit l'enfant.

— A la bonne heure ! ”

Et, riant tout haut en me regardant :

“ Ceux qui veulent arrêter la justice, dit-il, ne sont pas au bout de leurs peines ; s'ils pouvaient nous donner des enfants, cela pourrait réussir, mais nous les faisons nous-mêmes et nous les élevons dans nos idées. Regarde ! tout cela, c'est pour aider la Révolution ; c'est du bon grain, cela pousse pour réclamer des droits et remplir des devoirs. Nous sommes des milliers comme cela. Tout marche, tout grandit ; ce qu'on fauche ne vaut pas la peine d'en parler. On nous avait abrutis pour nous conduire et nous opposer les uns aux autres ; mais ces temps-là sont passés, la lumière descend partout. Quoi qu'on fasse, l'avenir est aux peuples. On met l'éteignoir sur une chandelle, on ne peut pas le mettre sur le soleil. ”

Voilà ce qu'il me dit. Sa femme et ses enfants l'écoutaient d'un air de vénération.

Je dis alors que j'étais pressé de lire le livre.

“ Ne te dépêche pas trop de me le rendre, fit-il, je n'en ai pas besoin, je le sais par cœur. Seulement, crains de le perdre. ”

Il me reconduisit sur l'escalier ; je saluai sa femme, et nous descendîmes encore ensemble trois ou quatre marches. Ensuite, m'ayant serré la main, il rentra dans la chambre, et je descendis, pensant que j'avais vu l'homme le plus heureux du monde, et me figurant que j'aurais été comme lui, sans l'héritage des Dubourg.

Cette nuit-là jusque passé minuit, je lus le livre que m'avait prêté M. Perrignon. Je ne savais pour ainsi dire rien de notre Révolution, j'avais seulement entendu maudire Robespierre à Saverne, et dire qu'il guillotinaient les gens comme des mouches.

Mais toutes les grandes actions, toutes les belles lois, toutes les victoires de ces temps, personne ne m'en avait parlé. Je ne savais pas seulement, que mon grand-père et tous ceux dont je venais, avaient appartenu à des seigneurs qui les traitaient comme des bêtes, et non-seulement eux, mais toute la France.

J'ignorais ces choses ! Je ne savais pas non plus que la Révolution nous avait délivrés d'un coup, en chassant les autres, qui même

étaient allés se mettre avec les Autrichiens, les Anglais et les Russes, pour attaquer la patrie ; de sorte que si nos anciens n'avaient pas montré plus de courage et plus de génie qu'eux, s'ils ne les avaient pas battus pendant vingt ans, nous serions encore les animaux de ces gens-là.

XVIII

C'est pendant ce mois de septembre, cinq semaines après le départ d'Emmanuel, que j'eus le mal du pays. Je me sentais dépérir. La nuit et le jour je ne revoyais que Saverne, la côte, les bois de sapins, la rivière, les ombres du soir ; je sentais l'odeur des forêts, j'entendais les hautes grives s'appeler, puis le métier du père Antoine, les sabots de la mère Balais, les éclats de rire d'Annette ; tout, tout me paraissait beau, tout m'attendrissait :

“ Ah ! mon Dieu ! si je pouvais seulement un peu respirer là-bas !... Ah ! si je pouvais seulement embrasser la mère Balais et boire une bonne gorgée d'eau de la fontaine. Comme elle serait fraîche... comme je reviendrais ! Ah ! je ne reverrai plus le bon temps ! je ne chanterai plus en rabotant avec le Picard, je ne reverrai plus le père Nivoi, je n'entendrai plus les servantes crier autour des auge, et les vaches galoper la queue toute droite, les jambes en l'air... C'est fini... c'est ici qu'il faut que je laisse mes os. ”

Voilà cette maladie terrible. Je tombais, en somme, et le père Perrignon avait beau me crier :

“ Allons, courage, Jean-Pierre. Que diable ! nous sommes à Paris, nous sommes dans les idées jusqu'au cou... Qu'est-ce que nous fait le reste ? J'ai connu ça dans le temps... Oui, c'est dur... mais du courage on surmonte le chagrin. ”

Il avait beau me prendre la main, le bourdonnement de la rivière sous les vieux saules m'appelait... J'aurais voulu partir. Et dans ces temps, en le reconduisant jusqu'à sa porte, rue Clovis, quand il montait et que je restais seul, au lieu de retourner dans le quartier Latin, je suivais ma route, j'arrivais à la rue Contrescarpe, tout au haut de la butte : une rue déserte, abandonnée, avec quelques vieilles enseignes, de l'herbe entre les pavés et le gros dôme du Panthéon derrière, tout gris.

Je regardais en passant ces gens minables, les souliers éculés, assis sur les marches ; ces femmes jaunes, ces enfants maigres, tous ces êtres sales, déguenillés ; leurs petites vitres raccommodées avec du papier, et derrière les vitres des images du temps de la République ou de Louis XVI. Dieu sait, qui les avait collées là, ces images ; les années avaient passé dessus. On y voyait les chapeaux à cornes, les perruques, les habits vert perroquet, les gilets à fleurs tombant sur les cuisses, les cravates montant jusque sous le nez. C'était vieux, vieux ! et tout restait dans le même état.

Je regardais cela, comme Joseph d'Arimathie regardait au fond du sépulcre vide.

Au bas de la vieille rue en pente, où pas une voiture ne passait, à droite d'une mairie, à gauche d'une fontaine toute neuve et blanche, la fontaine Cuvier, avec le lion où s'appuie une femme nue, l'aigle en l'air qui s'envole un mouton dans les griffes, et au-dessous tous les animaux de la création ; entre ces deux bâtisses, je voyais un vieux mur couvert de lierre... Oh ! le beau lierre... comme il vivait et s'étendait !—C'était le Jardin des Plantes.

Un peu sur la gauche du mur s'ouvrait une belle porte grillée, une sentinelle auprès. Là commençait l'allée en escargot bien sablée, tournant entre les plantes rares, les tulipes roses,—une fontaine en bénitier, pleine d'eau tranquille, à l'entrée ;—et sur la butte, en l'air, par-dessus le vieux cèdre du Liban, large, plat et fort comme un chêne, se dressait le pavillon, parmi de vieilles roches représentant des bois pourris, des coquillages, des plantes, que l'invalidé vous expliquait venir du déluge.